

2008-04-21

jmvb

Sociologie d'intervention et socialanalyse

**La « socialanalyse du harem » et « l'exorcisme par la parole »
(Germaine Tillon, *Le harem et les cousins*, 1966)**

L'ouvrage précédent est analysé dans l'article suivant :

**Nouvelles observations sur la définition de la socialanalyse*
(*L'année sociologique*, 1968, XIX, 279-295)**

par Jacques & Maria Van Bockstaele, Colette Barrot, Jacques Malbos & Pierrette Schein

VERSION FRANCAISE

Le terme “socialanalyse” n'a pas encore droit de cité en sociologie : il ne figure pas dans l'index des *Sociological Abstracts* et aucune définition ne lui est consacrée dans les dictionnaires récents de sciences sociales (Gould & Kolb, éd., 1964). Néanmoins, depuis que nous avons commencé à dégager les implications théoriques et techniques de nos travaux initiaux sur les groupes (Van Bockstaele J. & Van Bockstaele M., 1959), puis de sociologie clinique (Van Bockstaele & al., 1963) en recourant au terme “socialanalyse”, nous avons retrouvé des utilisations antérieures de ce terme et observé une certaine diffusion de son emploi qui suggère un effort de mise à jour.

L'usage le plus ancien du terme que nous ayons jusqu'à présent relevé fait l'objet d'une analyse critique de R. Bastide dans le cadre de sa démarche d'élaboration d'une définition

* Cet article, comme le précédent (1963), a été placé dans une rubrique de *L'année sociologique* intitulée *Problèmes de la sociologie clinique*.

théorique de la psychiatrie sociale (1965, 12). La référence citée concerne l'emploi de la forme non contractée “socio-analyse” (*socio-analysis*) par T. D. Eliot (1920). Le travail d'Eliot, aux yeux de R. Bastide, confère au terme socio-analyse un sens équivalent à celui de sociologie psychiatrique, bien que ce dernier terme ne lui “paraisse pas très bon”. R. Bastide propose de lui substituer l'expression de sociologie psychiatrique appliquée “qui embrasserait l'ensemble des études allant de la groupothérapie jusqu'aux programmations de l'hygiène sociale” (Bastide, *Ibid.*, 17). Une telle définition s'insérant, pour son auteur, dans une classification destinée à couvrir l'ensemble des domaines de la psychiatrie sociale, de la sociologie des maladies mentales et de l'ethnopsychiatrie déborde le cadre du présent article.

En nous bornant à considérer la genèse de l'emploi du terme socianalyse, le travail d'Éliot nous apporte un éclairage inattendu puisque l'auteur se propose d'appliquer, et en fait de critiquer, la “socio-analyse suggérée par l'article du Dr Ogburn” (Eliot, *Ibid.*, 339). Or, Ogburn (1919) n'utilise à aucun moment le terme socio-analyse dans le texte cité. Cette propension à user ou à refuser l'usage explicite du terme socio-analyse traduit ici une différence d'attitude à l'égard de la psychanalyse et des applications qu'on peut en dériver¹. À cet égard, la discrétion d'Ogburn, qui, même dans son titre, ne se réfère pas à la psychanalyse, témoigne sur le fond d'une compréhension meilleure des conceptions freudiennes.

Néanmoins, paradoxalement, les démarches fort éloignées d'emprunt à la psychanalyse effectuées par Ogburn et Éliot peuvent, du point de vue de la saisie de l'objet de la socianalyse, être rapprochées : ces deux auteurs négligent autant l'un que l'autre dans l'utilisation qu'ils font des concepts freudiens la pièce maîtresse de la théorie de la cure, les concepts de transfert et de névrose de transfert, c'est-à-dire la dynamique du traitement². Cette attitude les conduit à exclure le projet d'une socianalyse qui soit à la fois, comme la

¹ L'association spontanée du terme socio-analyse et du terme psycho-analyse demeure prégnante et actuelle. Ainsi, dans sa préface à la traduction du livre de Brown (1964, 24), F. Bloch-Lainé souhaite que “ce que la psychanalyse a fait de bon pour l'équilibre personnel des hommes, la socio-analyse (puisse) le faire pour l'équilibre des collectivités”.

² Nous avons déjà développé (Van Bockstaele & al., 1965, 227) certaines implications du modèle de la théorie de la cure en partant d'un échange entre Lévi-Strauss et J. Lautmann (1963).

psychanalyse, un procédé spécifique d'investigation des processus sociologiques, une technique d'intervention fondée sur ce procédé susceptible d'agir sur la régulation de ces processus et une source d'acquisition cumulative de connaissances³. On peut s'étonner, dans ces conditions, qu'Éliot ait eu l'idée de recourir à un terme tel que socio-analyse qui procède par substitution d'objet d'étude et maintient la partie technique exprimée par le mot "analyse". Cette démarche de construction du mot composé induit une idée de visée technique homologue appliquée à un autre champ, c'est-à-dire, dans le cas considéré, une visée de traitement ou d'intervention qui se situerait à un niveau proprement sociologique.

D'ailleurs, la normativité que l'on peut observer chez Éliot comme chez Ogburn et qui se manifeste par l'emploi fréquent de qualificatifs moraux appliqués aux mobiles des conduites sociales et économiques peut être interprétée comme une attitude idéologique d'approbation ou de désapprobation de la société ou des individus, accompagnée d'un désir latent de changer cet état de choses par, surtout chez Éliot, un processus de "prise de conscience" des individus. En n'assumant pas explicitement le projet de changement qu'implique leur moralisme et en délaissant la dynamique propre du traitement psychanalytique, leur démarche se prive de son efficacité sur le plan de l'action comme sur celui de la connaissance. Une telle ambiguïté caractérise nombre de transpositions de la psychanalyse, distinguant difficilement le projet d'intégrer de nouveaux concepts pour l'étude d'un champ particulier et le projet de produire des changements, de surmonter les résistances associées aux mécanismes mis au jour.

Les difficultés de définition d'une démarche socianalytique qui soit à l'analyse

³ Freud (1922), cité par Lagache (1955, 5), a donné une définition de la psychanalyse qui met en évidence l'interdépendance essentielle de ces trois niveaux technique, thérapeutique et théorique spécifique. La plupart des emprunts à la psychanalyse font l'impasse sur les deux premiers niveaux en escamotant l'incidence de la théorie de la cure sur l'ensemble du projet freudien. Ricœur (1965, 395) place l'interdépendance entre ces trois niveaux au cœur de sa lecture de Freud et souligne ce caractère technique de la psychanalyse pour la différencier de la phénoménologie : "La psychanalyse est une technique ardue, qui s'apprend par l'exercice et la pratique assidue. On ne s'étonnera jamais assez de cette audacieuse trouvaille : traiter la relation intersubjective comme technique".

sociologique ce que la démarche psychanalytique est à l'analyse psychologique⁴ relèvent d'une semblable interférence de projet, les attitudes d'Éliot et d'Ogburn préfigurant souvent, avec un demi-siècle d'avance, celles que nous allons retrouver dans des travaux plus récents faisant un usage explicite du terme socianalyse.

Nous relèverons tout d'abord la tentative restée sans suite, à notre connaissance, d'André Amar (1950). L'essai d'Amar se situe comme ceux d'Éliot et d'Ogburn dans une période suivant de près une guerre et traduit un souci d'utiliser la "psychologie en profondeur [...] en vue d'un éclaircissement de ces deux phénomènes humains que sont la haine et l'avidité, éclaircissement destiné à servir les causes de l'humanité et d'une paix durable" (Amar, *Ibid.*, 151). Affirmant l'échec des méthodes monographiques et statistiques, Amar propose de "remettre sur pied une méthode pour les sciences humaines" en prenant en considération le fait que "les phénomènes humains *ont un sens* " (*Ibid.*, 151). Après cette déclaration d'intention, l'auteur expose un certain nombre de considérations inspirées des vues psychanalytiques de S. Nacht (1950) sur l'agressivité de l'individu, la délégation de cette agressivité au profit du groupe, le rôle des symboles, les mécanismes de substitution, etc., pour conclure que "la socio-analyse apparaît ainsi comme une entreprise de démystification". À dire vrai, on ne voit pas précisément comment, et la tentative d'Amar, faute d'avoir intégré la dynamique du traitement, paraît, avec le recul, ne pas avoir dépassé le stade d'une

⁴ Les expressions d'analyse psychologique ou d'analyse sociologique sont employées ici selon l'usage actuel dans un sens équivalent à approche psychologique ou sociologique. On notera néanmoins que cet usage est relativement récent. Ainsi Durkheim dans les *Règles* (1895) emploie des expressions telles que méthode, étude, réflexion sociologique, ou encore explication des faits, observation des phénomènes, etc., et pratiquement jamais analyse sociologique, alors que Bourdieu & al. (1968, 48) utilisent très souvent les termes analyse ou analyse sociologique, témoin cette phrase illustrative : "Et comment chacun ne se sentirait-il pas un peu sociologue lorsque les analyses du "sociologue" s'accordent complètement avec les propos du bavardage quotidien et que le discours de l'analyste et les propos analysés ne sont plus séparés que par la barrière fragile des guillemets ? ". Les facéties de la typographie ayant effectivement fait sauter des guillemets dans un extrait des *Règles*, exposé, il est vrai, "à être regardé sans être lu " (Bourdieu, *Ibid.*, 225), Durkheim se voit pour sa part attribuer la paternité d'une "analyse réflexive" (*Ibid.*, 226) étrangère à l'original. L'analyse psychologique de même a pris un sens extensif qu'elle n'a pas toujours eu. Ainsi, Lamoulen (1966, 13) évoque les relations entre Freud et Janet, celui-ci écrivant du premier en 1923 : "Il appela psycho-analyse ce que j'avais appelé analyse psychologique".

déclaration d'intention⁵.

Le projet de Germaine Tillion (1966) qui propose une “socioanalyse du harem” est d'une autre nature, dans la mesure où l'auteur cherche à emprunter à la psychanalyse à la fois une démarche d'observation et une démarche d'intervention. En premier lieu, l'auteur se propose “comme le psychanalyste [...] d'abord (d')observer attentivement le sujet qui nous intéresse –une société actuelle ou presque actuelle – et tenir alors grand compte de ses erreurs, de ses lapsus (G. Tillion précise que “ce sont les faits aberrants, hors système, qui, en sociologie, jouent les rôles révélateurs que la psychanalyse attribue aux lapsus”). Ensuite, pour les expliquer, il nous faudra, avec son aide, déchiffrer ses rêves, et remonter alors dans son passé le plus lointain jusqu'à sa toute petite enfance” (*Ibid.*, 15). En second lieu, l'auteur cherche à intégrer dans son approche le mécanisme interprétatif lui-même : “J'ai eu l'occasion [...] de constater le soutien réel que peut apporter à ceux qu'ils écrasent la compréhension – c'est-à-dire l'analyse – des mécanismes écraseurs (en outre cette clarté projetée sur les monstres est aussi, je n'en doute pas, une des façons efficaces de les exorciser)” (*Ibid.*, 20). Étant donné la passion qui se dégage de son ouvrage, le lecteur ne saurait douter que l'auteur utilise sur le terrain les moyens d' “exorcisme” qui sont à sa portée : “L'ethnographe doit questionner des hommes vivants, non des textes [...] il faut qu'il réponde à des questions, qu'il explique, qu'il s'explique, et, s'il veut bien comprendre, il doit veiller d'abord à être bien compris”. Cet exorcisme par la parole présente des analogies concrètes

⁵ Se référant à l'article d'Amar, Wieringa (1955) appelle socioanalyse un ensemble d'instruments de pédagogie active destiné à couvrir une zone de transition entre l'enseignement et la psychothérapie. Ces instruments permettraient d'armer l'étudiant en sociologie. Il propose d'inclure dans l'enseignement un apprentissage des techniques pratiquées par Moreno (1934) et Bradford (1954) : psychodrame, sociodrame, role playing et training group. Cette attitude éclectique réduisant la socioanalyse à n'être qu'un assemblage de travaux pratiques universitaires est malheureusement répandue. On remarquera que la grande œuvre de Moreno n'est guère mieux traitée. Signalons, à propos d'une édition française réunissant plusieurs textes (Moreno, 1965), quelques fantaisies de traduction : ainsi, le sous-titre original du livre *Gruppen Psychotherapie und Psychodrama* (Stuttgart, 1959) est : « Einleitung in die Theorie und Praxis ». Ce sous-titre est traduit en français par : « Introduction théorique et clinique à la socioanalyse ». Dans le corps du livre, Moreno, qui ne manque pas de créativité conceptuelle ni technique, ne parle bien entendu que de psychodrame, de sociodrame, de psychothérapie de groupe. Le terme “socioanalyse” est employé dans une note rédigée pour l'édition française (*Ibid.*, 150) et faisant référence à un ouvrage de Moreno de 1932. L'original anglais comporte le mot social analysis, traduit jusqu'à nouvel ordre par analyse sociale.

avec la cure par la parole⁶, G. Tillion paraissant privilégier un mode d'interprétation qu'elle appelle "échafaudage" ou "construction provisoire" et qui se rapproche dans une certaine mesure de la construction au sens donné par Freud : "Assez souvent nous ne réussissons pas à amener le patient à se souvenir du refoulé. À la place nous obtenons chez lui, si nous avons mené correctement l'analyse, une ferme conviction de la vérité de la construction, conviction qui a le même effet thérapeutique qu'un souvenir retrouvé" (Laplanche & Pontalis, 1967, 99).

Les limites de la remémoration étant très restreintes dans le cas de son objet d'étude, G. Tillion se trouve contrainte de privilégier ce type d'interprétation. D'un autre côté, le processus d'investigation et d'intervention ne constituant qu'un aspect secondaire du projet de l'auteur, ce dernier consacre fort peu de place à son explicitation et la notion de socianalyse demeure mal définie. G. Tillion représente néanmoins, nous semble-t-il, le premier auteur ayant utilisé le terme socianalyse dans une perspective non psychosociologique⁷.

⁶ Une autre tentative d'exorcisme par la parole se rencontre dans les écrits antérieurs à mai 1968 de Lapassade (1967, 53). L'auteur, paraphrasant Lacan (1961), pense que le psychosociologue " institue dans la société un certain champ de la parole ... le sociologue a lui aussi affaire au langage. Dans l'enquête, il interroge et recueille des réponses. Mais elles ne sont pour lui qu'un signifiant parmi d'autres signifiants... Par le psychosociologue, la parole est, au contraire, non seulement privilégiée, mais seule reconnue, en définitive, comme le lieu exact de sa pratique". Ainsi, à l'encontre de ce que nous avons observé pour G. Tillion, Lapassade ne conçoit le principe de l'intervention et le rôle de la parole sociale que dans un groupe d'analyse où la règle est de tout dire. Dans un article postérieur, Lapassade (1968), employant à tort l'expression "dynamique de groupe" (group dynamics) et le terme "socianalyse" dans un sens strictement équivalent, revient sur sa position première et remet en cause la règle de tout dire. Dans son dernier ouvrage, Lapassade (1969, 155) semble abandonner ces imprécisions de terminologie et opter pour une pratique analytique dénommée "analyse institutionnelle", pratique valorisant le passage à l'acte autant que la prise de parole et assignant à l'analyste le rôle de repérer les analyseurs (en l'occurrence les jeunes, notamment les étudiants) qui, eux, ont pour fonction "de dévoiler, par la pratique, les contradictions du système (institutionnel)". Signalons encore les commentaires sur "l'influence réelle de la dynamique des groupes sur les événements de mai" donnés par Epistémon (1968, 38), où l'auteur amalgame aussi sans nécessité "dynamique de groupe" et "socianalyse". Dans une veine différente, notons enfin le travail de Mendel (1968). Ce dernier livre montre que le mouvement en faveur "d'une discipline nouvelle [...] à côté de la psychanalyse", une sorte de sociothérapie, existe aussi chez certains psychanalystes.

⁷ A certains égards, la tentative de Tillion, du fait des visées normatives conscientes de l'auteur (changement des conditions d'asservissement actuel de la femme), trouve un écho dans la conception que se fait Etzioni (1966). L'auteur préconise une "analyse sociale" (social analysis) à visée pratique qui se différencierait de l' "analyse sociologique " (sociological analysis) à visée méthodologique. Son projet d'analyse sociale pratique n'est pas très clair. L'auteur souhaite que le sociologue fasse des options idéologiques explicites lorsqu'il fait de l'analyse sociale et s'attaque à des problèmes concrets de notre époque. Le sociologue professionnel se manifesterait alors par des textes à l'usage du grand public. Le point sur lequel nous sommes en désaccord concerne l'exclusive de l'auteur vis-à-vis des "unités sociologiques"

Aussi, au terme de cette revue des emplois du terme socianalyse chez les auteurs qui en ont eu l'intuition antérieurement ou indépendamment de nos propres travaux, nous voudrions faire le point des conditions qui nous paraissent requises pour employer pertinemment le terme socianalyse en sociologie. Il est, pensons-nous, apparu dans l'examen critique précédent que nous privilégions l'hypothèse générale qu'il ne peut y avoir socianalyse sans 1) un procédé spécifique d'investigation ; 2) une méthode spécifique d'intervention ; 3) une systématisation théorique des données fournies par l'investigation et l'intervention. Ce *triptyque*, dont chacun des éléments est étroitement relié aux autres, ne peut exister en sociologie qu'à la condition que le sujet en analyse et l'objet analysé soient spécifiquement définis et qu'il existe un transfert propre à la situation socianalytique. Ce qui fonde la possibilité d'un transfert spécifique dans la situation psychanalytique, c'est l'existence du mécanisme de transfert dans la vie psychologique. La spécificité du transfert psychanalytique est constituée par l'existence d'un moyen technique de le provoquer et de s'en saisir analytiquement. De même en sociologie ce ne peut être qu'un mécanisme général de transfert sociologique qui fonde la possibilité d'un transfert provoqué dans la situation socianalytique.

Quelle est la nature du transfert sociologique ? Autrement dit, qui transfère, sur qui et comment transfère-t-on, qu'est-ce qui est transféré ? Un tel transfert est-il observable *en vraie grandeur* comme il en est du transfert psychologique ? Est-il possible de le provoquer *en simulation* dans une situation spécifiquement définie ? Quel est "l'analyste" capable de le porter et d'en faire un usage efficace ? Pour des raisons étroitement liées à l'histoire de la technique socianalytique nous nous sommes formulé ces questions dans un ordre chronologique différent de cet ordre logique. L'hypothèse d'un mécanisme de transfert sociologique nous est venue à l'esprit à la suite de faits observés dans une situation clinique⁸

que ne doit pas prendre en charge l'analyse sociale. Ceci nous paraît contradictoire avec la notion de projet et de développement de la capacité stratégique que nous évoquons ci-après.

⁸ Notre expérience clinique a été influencée dès l'origine par l'approche expérimentale (*Voir Références additionnelles : Van Bockstaele & al., 1994a*). Suivant Lagache (1955, 111), qui considère que "l'introduction d'une interprétation peut être comparée à celle d'une variable indépendante dont on suit les effets", et certaines reformulations modernes de la relation de transfert considérée comme la résultante d'une situation quasi expérimentalement construite pour la produire (Macalpine, 1950, Lacan, 1961), nous avons

comportant, de notre part, l'intervention simultanée de plusieurs socianalystes et, de la part du groupe demandeur, l'accomplissement d'une tâche définie gouvernée par des règles prescrites.

La consigne définissant cette tâche délimitait des échanges verbaux relevant de manière privilégiée du domaine des relations interpersonnelles vécues en séance. Effectuée par des présents participant à titre individuel et temporaire à des séminaires de formation, cette tâche favorisait une confrontation d'expériences personnelles, un certain style de relations "moi-autrui", les socianalystes constituant une catégorie particulière d' "autrui", dont les interactions *hic et nunc* faisaient simplement l'objet d'une attention particulière⁹. Effectuée par des présents appartenant collectivement à un même groupe social, autrement dit s'éprouvant comme un "nous", les rapports sociaux s'organisaient en termes de relations "nous-eux". Dans ce dernier cas, les socianalystes n'étaient plus considérés individuellement, ils reflétaient spontanément pour les présents une image collective, un "nous" spécifique confronté au "nous" propre des présents.

Privés par la consigne de la possibilité de parler librement de ce qui ne concernait pas la situation *hic et nunc* de leur propre "nous", les présents utilisèrent dans cette situation les ressources disponibles du côté des socianalystes. Ne se bornant plus à exprimer les relations vécues vis-à-vis d'une catégorie d' "autrui" spécialisés, ils imaginèrent nos idéologies, nos objectifs, nos activités, nos problèmes interpersonnels, non seulement en situation présente,

cherché depuis maintenant près de quinze ans à parfaire sans cesse la situation capable de produire le transfert socianalytique le plus épuré. Nous avons déjà exposé ailleurs (Van Bockstaele & al., 1959, 1965 et 1966) en quoi la démarche de l'ingénieur construisant une simulation avait constitué pour nous un substitut méthodologique de l'expérience du transfert psychanalytique associé à notre propre expérience clinique socianalytique. C'est en procédant à cette recherche technique que nous avons essayé divers procédés intermédiaires d'analyse que nous avons abandonnés par la suite. Ainsi, en contradiction avec ce que nous annoncions dans une publication précédente (Van Bockstaele & al., 1963, 248n.2), nous ne sommes pas parvenus à définir une technique d'intervention psychosociologique intermédiaire entre la psychanalyse et la socianalyse, l'analyse expérientielle, du fait de l'unicité du transfert psychanalytique d'une part et du transfert socianalytique de l'autre. Cette tentative négative a mis en jeu, de 1963 à 1966, l'organisation d'une série de groupes analytiques successifs réunissant environ cinq cents participants.

⁹ Consigne utilisée à cette date (1958) : chacun dans le groupe *ne peut* verbaliser et analyser *que* ce qu'il perçoit et ressent dans la situation qu'il est en train de vivre ici et maintenant ; chacun *doit* verbaliser et analyser ce qu'il perçoit et ressent à propos des socianalystes dans la situation actuelle.

mais en nous prêtant une vie sociale permanente, une histoire, une structure, des projets, des relations avec d'autres membres non présents ou d'autres groupes, etc., produisant ainsi un matériel dont les correspondances avec les données de leur vie collective propre apparaissaient de façon manifeste et ne présentaient avec notre vie propre que des liens souvent ténus.

C'est en cherchant à élucider cet artefact et à caractériser plus finement le sens de ce déplacement, que nous nous sommes orientés en première approximation vers l'hypothèse de l'existence d'un transfert sociologique de groupe à groupe. Le mécanisme d'un tel déplacement n'était en effet pas simple et son interprétation dans chaque cas particulier soulevait de très nombreuses questions. Ainsi, au cours de la socianalyse d'un atelier d'imprimerie, le problème "à travail égal, salaire égal" qui impliquait l'ensemble des ouvriers a été déplacé sur celui des rapports entre hommes et femmes dans notre groupe d'analystes bien qu'il n'y eût pas recouvrement dans leur groupe entre les catégories femmes et salaires bas¹⁰. La

¹⁰ Les membres de cet atelier (32 personnes, soit un contremaître, un secrétaire d'atelier, délégué syndical C.G.T. de l'entreprise, un ouvrier délégué C.G.T. de l'atelier, trois mécaniciens, 16 ouvriers professionnels et 12 ouvriers spécialisés, soit 10 hommes et 18 femmes) avaient décidé à l'unanimité, avec l'accord de la direction de l'entreprise, d'engager une socianalyse et d'assurer sur le montant de leurs primes le financement du tiers des frais occasionnés par la socianalyse. Cette demande était née au cours de la discussion plénière d'un compte rendu d'enquête effectuée par l'un de nous dans l'atelier. Cette enquête avait fait apparaître un ensemble de problèmes que la totalité des membres de l'atelier avait souhaité prendre en charge.

Les problèmes s'organisaient autour de deux axes principaux :

- 1) Existence d'une image de l'atelier conforme aux intentions qui avaient présidé à son organisation sous forme de *groupe autonome* (il devait assurer collectivement sa gestion interne dans le cadre d'un contrat établi et revu périodiquement avec la direction), image que tous sentaient devoir maintenir vis-à-vis de la direction et vis-à-vis de l'extérieur. Cette image de l'atelier soulevait une série de problèmes concernant la conception même de l'organisation, les rapports entre la direction et l'atelier, les relations avec l'extérieur (université, patronat local, syndicats, personnalités, autres entreprises), la définition de la zone d'autonomie réelle, les modalités de révision du contrat, etc.
- 2) Représentations de la réalité quotidienne, non-participation aux décisions techniques, nouvelles classifications de personnel mises en place par la direction, rupture de la cohésion égalitaire de départ provoquée par la promotion de certains et de certaines à une qualification supérieure. L'écart entre cette image et la réalité se traduisait par des animosités, des tensions, une absence croissante de participation. Une cohésion de surface était maintenue en raison des pressions extérieures au prix d'une rupture de communication sur les problèmes réels et d'un refus de leur prise en charge ; par un phénomène de condensation collective la rupture de la cohésion égalitaire était considérée comme la

correspondance était donc plus subtile qu'une simple transposition. Ce déplacement appelait plusieurs explications possibles : le détour par notre groupe permettait d'éviter l'affrontement en direct sur ce problème vécu comme source de la plupart des autres conflits, c'est-à-dire qu'il permettait au groupe de protéger sa cohésion. Le déplacement apparaissait donc comme une protection¹¹. Ce dernier point fournissait une explication sur le mécanisme de déplacement et non sur le fait que le rapport homme-femme ait été choisi comme support. On pouvait alors se demander si le déplacement sur ce thème ne traduisait pas un conflit de base dans les rapports entre les hommes et les femmes au sein de l'atelier¹². Le déplacement pouvait actualiser un problème historique dans le développement du groupe mais caché à sa conscience à ce moment-là. Ces explications cependant ne rendaient pas compte d'une autre observation clinique portant sur un autre groupe rassemblant uniquement des hommes, malgaches et français, dans lequel le même déplacement sur les relations entre hommes et femmes chez les socianalystes servit à aborder l'opposition inconsciente et refusée entre le rapport d'inégalité sociale de race et le rapport d'inégalité de réussite sociale (problème des "petits blancs"). Le rôle protecteur du déplacement demeurait effectif dans ce cas, mais on ne pouvait invoquer un problème dans le développement historique qui aurait trouvé son homologue littéral. Il s'agissait plutôt du déplacement d'un rapport d'inégalité sociale sur un autre rapport d'inégalité sociale. En d'autres termes, le rapport homme-femme était utilisé comme symbole des rapports d'inégalité sociale.

Les nombreuses observations de déplacement sur notre groupe ne suffisaient pas à fonder l'existence d'un transfert sociologique. Encore fallait-il que ces déplacements actualisent la vie sociale du groupe, c'est-à-dire ses lois et ses règles, ses actions, production et

principale source des difficultés du groupe. On comprend que la question "à travail égal, salaire égal" se soit trouvée au cœur du débat (*Voir Références additionnelles : Van Bockstaele & al., 1993*).

¹¹ Nous avons si fortement éprouvé la nature protectrice de ce déplacement que par la suite nous avons redéfini la tâche socianalytique en la réduisant à cette dimension : imaginer le fonctionnement du groupe des socianalystes (1960).

¹² L'atelier à sa création, dix-huit ans auparavant, avait été constitué exclusivement de femmes et dirigé par une contremaîtresse. Depuis neuf ans, un contremaître avait été nommé et le nombre des hommes était croissant, quoique encore minoritaire.

organisation, et ses échanges. Autrement dit, il ne suffisait pas de s'interroger sur le sens du contenu produit dans la tâche verbale, mais il fallait saisir les articulations entre ce contenu et les modalités de sa production. En ce domaine les habitudes acquises antérieurement dans l'observation systématique des interactions au sein des petits groupes (Bales, 1950) nous facilitaient le recueil d'informations très riches, le plus souvent inconscientes pour le groupe : qui parlait à qui et de quoi, avec quelles intentions implicites les contenus étaient-ils produits, avec quels effets implicitement attendus, dans quel ordre les membres du groupe se plaçaient-ils autour de la table, quelle utilisation était-elle faite de chacun de nous compte tenu ou non de sa position supposée dans notre groupe, etc. ? Le contrôle des hypothèses que nous pouvions formuler à propos des groupes présents résidait entre autres dans les pronostics que nous échangeions entre les séances à propos des places qu'occuperaient les présents autour de la table compte tenu des changements que nous décidions en commun d'apporter à nos propres places. La justesse de ces pronostics dépendait du degré de compréhension que nous avions de la manière dont notre groupe était utilisé par les présents et de la finesse de décryptage des significations de leurs actes et de leurs discours. Nous éprouvions de manière croissante le sentiment que tous leurs problèmes de groupes finissaient par pouvoir transiter par le nôtre.

Face à cette construction complexe qui s'élaborait sous nos yeux par la médiation de notre groupe, il nous fallait garder le contrôle des interprétations. Or un tel champ d'observation ne pouvait se constituer en champ analytique que si nous étions capables de saisir et d'utiliser les écarts entre ce qui était dit et ce qui était agi, entre ce qui était senti et ce qui était jugé, entre ce qui était anticipé et ce qui advenait afin que la mise en évidence du sens caché du discours¹³ et des actes se traduise par un changement véritable pour le groupe demandeur. Un changement social de quelle nature ? Par hypothèse même du transfert, ce changement devait

¹³ La mise en relation des mécanismes inconscients, décrits par Freud, et des procédés rhétoriques (Jakobson, 1956, 65 ; Lacan, 1957) nous conduit à avancer l'hypothèse qu'en plus de la *métaphore* (condensation) et de la *métonymie* (déplacement), il existe une figure spécifique du discours social, la *prolepse*, correspondant à un mécanisme d'anticipation intrinsèque à l'élaboration d'un projet et d'une visée de l'avenir (Voir *Références additionnelles* : Van Bockstaele & Schein, 1971).

s'observer dans la situation et ne pouvait concerner que les éléments faisant objet de transfert. En l'occurrence, le contenu produit dans la tâche et les modalités de sa production devaient simuler le rapport spécifique du discours et de l'action mis en œuvre dans la vie propre du groupe demandeur. Si cette simulation se réalisait comme nous le pensions, tout changement dans les contenus produits et dans les modalités de production devait affecter ce rapport et entraîner des modifications dans les tâches en vraie grandeur et les échanges d'informations effectifs.

Notre cheminement clinique se confond avec la recherche des conditions permettant, plus encore que l'obtention du transfert, son maniement par les socianalystes. Manier le transfert signifiait disposer du moyen de vaincre les obstacles rencontrés par le groupe dans sa production, mais impliquait une certaine conception de la “maladie” ou du dysfonctionnement et par là même une idée de la “santé” d'un groupe. Freud parlant de la névrose de transfert qui remplace la névrose ordinaire constate que “l'état nouvellement instauré a pris tous les aspects d'une maladie artificielle partout accessible à nos interventions” (1912, 114). Transposée dans la situation socianalytique, la question centrale du maniement du transfert devenait : quelle est la “maladie artificielle” qui affecte le “corps” social présent et qui est accessible à nos interventions ? Il nous a fallu environ dix ans de pratique clinique pour reformuler cette question en termes sociologiquement acceptables et forger corrélativement la consigne définissant la tâche socianalytique actuelle¹⁴.

¹⁴ La situation analytique est définie par une consigne écrite remise au préalable qui comporte deux paragraphes.

1) Le premier explicite de la manière suivante la définition de la tâche socianalytique :

Tel projet d'action au sein d'un groupe social, par un groupe social ou sur un groupe social, dont le demandeur se déclare porteur, constitue l'objet initial d'une demande sociologique.

Pour permettre à cette demande sociologique de s'expliciter d'une manière optimale, les présents (*) effectuent la tâche socianalytique ainsi définie :

- *imaginer la vie du groupe des socianalystes ;*
- *coopter les personnes pertinentes.*

Au cours de ces dix années, notre définition du “corps” social présent dans la situation analytique a beaucoup évolué ainsi que la notion de “maladie artificielle”. L'obstacle le plus difficile à franchir a été de se dégager de la relation, vécue avec de fortes implications affectives, entre le groupe des présents et notre groupe. Bien que le matériel produit par les présents à propos de notre groupe ait débordé, comme nous l'avons indiqué, la zone des interactions *hic et nunc* et que nous ayons su très tôt utiliser ces données dans nos interprétations en séance, nous ne sommes pas parvenus à en dégager rapidement toutes les implications. En particulier, nous avons mis plusieurs années à modifier les consignes permettant de considérer, ce qui doit sembler évident au lecteur, que d'un point de vue sociologique les présents ne pouvaient être que des représentants d'un corps social plus large. Il est paradoxal que nous ayons dépassé cette difficulté à l'occasion de la mise en œuvre de socialanalyses de demandeurs représentés durant de nombreuses séances (plus d'une centaine dans un cas) par une seule personne, le groupe analytique étant lui-même couramment représenté par un seul de ses membres. La question épineuse des frontières du “corps” social concerné par l'analyse s'est développée dans toute sa complexité. Que représentait ce demandeur réduit à une personne ? Représentait-il, et à quel titre, l'institution ou les groupes particuliers dans lesquels il se trouvait socialement inséré ? Était-il mandaté, par qui, avec quelles implications, avec quelle finalité poursuivie ? L'impossibilité de répondre à ces questions autrement qu'en faisant intervenir des définitions et des critères juridiques incompatibles avec la liberté de l'analyse, jointe aux résistances des demandeurs à imaginer la vie de notre groupe lorsqu'il était représenté par un seul de ses membres, nous a conduit à renverser la perspective. L'absence d'interactions *hic et nunc* entre les personnes présentes

Pour atteindre cet optimum, les présents s'efforcent de créer les conditions d'approche les plus adéquates de la tâche socialanalytique, sachant qu'ils doivent tendre à traiter cette tâche, à l'exclusion de toute autre, et à exprimer sans omission ce qu'ils imaginent du groupe des socialanalystes.

(*) La formulation au pluriel n'exclut pas la possibilité qu'un seul présent soit en séance.

2) Le second paragraphe donne la composition nominative du groupe des socialanalystes, composition qui ne varie généralement pas dans le cadre d'une même socialanalyse.

nous a fait abandonner cette optique anthropomorphique et organiciste du “corps” social et considérer que la “maladie artificielle” qui s'instaurait dans la situation analytique ne résidait pas dans les obstacles à la communication entre les membres d'un groupe et dans son incapacité à faire face à ses tâches avec efficacité.

La définition du “corps” social auquel s'adressait la socianalyse nous est apparue comme un faux problème à partir du moment où l'objet de l'analyse est devenu la demande. Il ne s'agissait plus d'une relation ou d'une communication avec un groupe présent, mais de la saisie d'une finalité concrètement mise en œuvre par un porteur non délimité *a priori*. Pratiquement, nous nous bornions en première approximation à prendre le ou les présents au mot en acceptant de considérer que tout projet d'action *au sein de, par* ou *sur* un groupe social constituait l'objet initial de la demande¹⁵. Mais, comme il n'existe pas de projet d'action qui ne soit porté d'une manière ou d'une autre par des hommes ou par des groupes, il nous fallait pouvoir réintroduire le problème des frontières du porteur. Nous avons appris qu'une personne présente en séance pouvait porter à elle seule l'objet sociologique, mais nous savions aussi par expérience qu'un projet d'action exige l'implication effective des autres. Partant de la constatation clinique que le problème de la délimitation des frontières du porteur d'un projet d'action ne pouvait être résolu *a priori* sans intervention directive et normative de notre part (nous avons au cours de notre cheminement technique utilisé à de nombreuses reprises et de manière fort différente des procédés de “brassage” des présents), nous avons fini par comprendre que la seule solution analytique était de considérer la délimitation du porteur comme partie intégrante de la tâche socianalytique. Ainsi, conjointement à l'explicitation des représentations du groupe analytique requise par la consigne d'imagination, le demandeur doit aussi maintenant assurer lui-même une cooptation qui l'oblige à prendre en charge la délimitation active de l'assise sociale de son projet.

¹⁵ Dans la pratique, ne sont recevables que des demandeurs ayant suffisamment d'autonomie pour développer concrètement un projet d'action, celui-ci offrant une présomption de réussite non nulle. La pratique clinique doit permettre d'explicitier progressivement des critères. Le refus ou l'impossibilité de parvenir à cette explicitation peut entraîner l'interruption du travail analytique (Thomas-Lamotte, 1963).

Ainsi, dans le champ socianalytique s'inscrit une demande, un projet d'action et une capacité à réaliser. Nous appelons *capacité stratégique* le rapport spécifique qui s'institue entre le demandeur et son projet, rapport qui, à tout instant, manifeste la demande. Concrètement en socianalyse, la réalisation de la *tâche imagination-cooptation* prend tous les aspects d'un *projet artificiel*, accessible à nos interventions, ce qui constitue une sorte de *simulation de projet* nous dirons, une simulation projectale d'ordre qualitatif. Cette simulation projectale reproduit le système d'action du demandeur. La catégorisation des opérations logiques du projet et la valorisation, la hiérarchisation des catégories d'opérations se déterminent mutuellement et s'articulent dans un système d'équivalences. Pour un projet déterminé, ce système, bien que son élaboration procède pour une part des données de l'environnement, se construit au cours de la genèse du projet et contient une anticipation de l'avenir qui contribuent l'une et l'autre à le façonner d'une manière spécifique. Mauss disait que "dans la plupart des représentations collectives, il ne s'agit pas d'une représentation unique d'une chose unique, mais d'une représentation choisie arbitrairement, ou plus ou moins arbitrairement pour en signifier d'autres et pour commander des pratiques" (Mauss, 1924). Il nous semble possible d'aller plus loin et d'affirmer que le choix de la représentation qui en signifie d'autres n'est pratiquement jamais arbitraire (pas plus que ne l'est un lapsus), ce qui fonde la possibilité d'une visée analytique dans ce domaine. Cette construction du système d'équivalences échappe à la conscience du demandeur. Le long et lent travail collectif¹⁶ de l'analyse vise, par l'intégration des interprétations successives, à surmonter les résistances à l'explicitation des équivalences. Ces significations emboîtées les unes dans les autres "commandent des pratiques" et leur mise au jour dans l'analyse a pour effet de bousculer ces pratiques et de réexaminer ce qui a orienté, organisé et mis en œuvre le projet. En d'autres termes, le gouvernement de l'action peut être réduit du point de vue de la socianalyse au système d'échanges et de partage de l'ensemble des catégories afférentes au projet et de l'ensemble des opérations concourant à sa réalisation. Nous ne pouvons, dans le cadre de cette

¹⁶ Il s'agit de ce que Freud appelle *durcharbeitung* et que les auteurs français expriment par perlaboration ou translaboration.

note, développer davantage ces indications cliniques. Nous cherchons dans ce domaine à définir les “maladies” du gouvernement de l'action que nous avons nommées les *cybernoses sociales* (Van Bockstaele, 1960, 20).

A ce point de l'exposé, nous sommes parvenus à la frontière du travail clinique. Les deux premiers volets du triptyque, concernant le procédé spécifique d'investigation et la méthode spécifique d'intervention, ont été brossés à grands traits. Reste maintenant le troisième volet, celui de la systématisation théorique des données fournies par les deux précédents. Ce domaine demeure le plus incertain, tant notre énergie a été consommée par la mise au point de la technique d'intervention et la constitution conjointe d'une demande sociale effective. La délimitation du demandeur, la relation projet-demande nous ont fourni néanmoins des orientations de formulation théorique.

Ainsi nous notions dans un texte antérieur (Van Bockstaele & al., 1965, 250) que la demande socianalytique à la différence de la demande psychanalytique qui réfère au désir, nous paraissait référer à la loi, à la règle et se manifester par des jugements explicites ou implicites. De tels jugements peuvent être examinés sous l'angle de leur but et sous celui de leur objet : le but d'un jugement est d'actualiser la relation de l'acteur à une règle ; l'objet d'un jugement est le moyen choisi pour y parvenir. L'objet ne se rattache au but qu'en vertu de son aptitude à rendre possible l'actualisation visée, c'est-à-dire la meilleure relation possible à la meilleure règle possible compte tenu de la position sociale de l'émetteur du jugement. L'objet d'un jugement social peut être par exemple une opération déterminée, un ensemble d'opérations, un acte ou une conduite, une parole ou un discours, un but particulier ou une finalité, une catégorie ou une catégorisation, un ordre des choses ou un ordre des hommes. Toute chose, idée, valeur, homme, groupe peut servir à actualiser la relation de l'acteur à une règle et la loi sociale, incarnée dans les structures et les relations de pouvoir, peut se manifester en tout lieu et à tout instant dans l'action sociale ou s'extérioriser par le jugement agi ou verbalisé.

En socianalyse, nous saisissons des jugements qui traduisent cette présence permanente de la loi et des règles. C'est au sein de cette population de jugements, par une sorte d'approche écologique, que la finalité d'un système peut être saisie et, par voie de conséquence, le système délimité ainsi que son environnement (Michel & Senouillet, 1965). Nous ne pouvons atteindre directement ce qui se fait parce que l'action se construit au travers de ce qui est visé et de ce qui est jugé. Obtenir la meilleure relation possible à la meilleure règle possible suppose que les faits, instrument de cette actualisation, soient définis, délimités, organisés, répartis selon des critères propres à la finalité considérée¹⁷. C'est dire que ces critères relèvent à la fois du domaine axiologique et du domaine logique. Le découpage de la vie sociale inclut une dimension dans le temps à venir et implique une représentation du futur dans laquelle les possibles et les souhaitables sont étroitement mêlés puisque la réalité des résultats ne peut être qu'anticipée.

L'analyse de ces catégories pour un demandeur particulier constitue un but pratique évident d'une socianalyse. L'extension de résultats cliniques en cette matière à un champ d'explication plus large permettra peut-être d'éclairer certains problèmes de sociologie générale, car ainsi que l'écrivait Mauss : “Toutes les catégories ne sont que des symboles généraux qui, comme les autres, n'ont été acquis que très lentement par l'humanité. Il faut décrire ce travail de construction. Ceci est précisément l'un des principaux chapitres de la sociologie entendue du point de vue historique. Car ce travail lui-même fut complexe, hasardeux, chanceux. L'humanité a édifié son esprit par tous les moyens : techniques et non techniques ; mystiques et non mystiques ; en se servant de son esprit (sens, sentiment, raison), en se servant de son corps ; au hasard des choix, des choses et des temps ; au hasard des nations et de leurs œuvres ou de leurs ruines ” (*Ibid.*, 309, souligné par nous).

La description de ce “travail de construction” de l'humanité, selon l'expression de Mauss, éclaire la dimension historique de la sociologie, mais il est au cœur de sa dimension

¹⁷ Ce travail d'élucidation critériologique étant généralement éludé en raison de l'écologie pratique des jugements qui ne peut être explicitée, les méthodes de planification et d'optimisation donnent souvent naissance à des projets peu fiables.

d'anticipation du futur. Tenter de construire son avenir, planifier ses activités essentielles, prévoir le développement constituent autant de tâches pour lesquelles la construction de nouvelles catégories revêt un caractère de nécessité. Comme on l'a vu, le travail analytique a pour fonction la prise de conscience pour un demandeur particulier de la genèse et de la prospective de ses catégories logiques ou axiologiques et de leurs rapports. Il reste à élucider, pour valider nos hypothèses, la correspondance effective entre les transferts sociologiques obtenus en situation analytique et les transferts sociologiques observables en vraie grandeur.

Références (1968)

- Amar (André)**, 1950. - « Introduction à la socio-analyse », *Revue française de psychanalyse*, 2, 151-163.
- Bales (Robert F.)**, 1950. - *Interaction Process Analysis : A Method for the Study of Small Groups*, Chicago, University Press.
- R. Bastide**, 1965. - *Sociologie des maladies mentales*, Paris.
- P. Bourdieu, J.-C. Chamboredon et J.-C. Passeron**, *Le métier de sociologue*, Paris, 1968
- Bradford (Leland P.) (éd)**, 1954. - *Explorations in Human Relations Training : An Assessment of Experience 1947-1953, National Training Laboratory in Group Development*, Bethel, Maine, 1-87, mimeo.
- W. Brown**, *Gestion prospective de l'entreprise*, Neuchâtel, 1964
- Durkheim (E.)**, 1895. - *Les règles de la méthode sociologique*, Paris, Alcan, [13ème édit., 1956], Paris, Presses des universitaires de France.
- Eliot (T. D.)**, 1920. - « A psychoanalytic interpretation of group formation and behavior », *American Journal of Sociology*, XXVI, 333-352.
- Epistémon**, 1968. - *Ces idées qui ont ébranlé la France*, Paris, Fayard.
- Etzioni (Amitai)**, 1966. - « Social Analysis as a Sociological Vocation », in **Shostak (A. B.) (éd.)**, *Sociology in Action*, Dorsey Press, 317-323.
- Freud (S.)**, 1912. - *De la technique psychanalytique*, Paris, Presses universitaires de France, [traduction française, 1953].
- Freud (Sigmund)**, 1922. - *Psychoanalysis and Libidotheory*, Londres, The Standard Edition of the complete psychological works, XVIII, 235.
- Gould (Julius) & Kolb (William L.) (éds.)**, 1964. - *A Dictionary of the Social Sciences*, Londres, Tavistock.
- Jakobson (Roman) & Halle (Morris)**, 1956. - *Fundamentals of Language*, Mouton et Cie, 'S-Gravenhage [traduction et préface par **Ruwet (Nicolas)**, *Essais de linguistique générale*, Paris, 1963].

- Lacan (Jacques)**, 1957. - « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud ». *La psychanalyse*, 3, 47-81.
- Lacan (Jacques)**, 1961. - « La direction de la cure et les principes de son pouvoir ». *La psychanalyse*, 6, 149-206.
- Lagache (Daniel)**, 1955. - *La psychanalyse*, Paris, Presses Universitaires de France.
- J. Lamoulen**, 1966. - *La médecine française et la psychanalyse de 1895 à 1926*, Paris, thèse médecine, miméo.
- Lapassade (Georges)**, 1967. - *Groupes, organisations et institutions*, Paris, Gauthier-Villars.
- Lapassade (Georges)**, 1968. - « Marxisme ou socialanalyse », *L'homme et la société*, 10, 191-194,
- Lapassade (Georges)**, 1969. - *Procès de l'Université*, Paris, 1969,
- Laplanche (Jean) & Pontalis (Jean-Baptiste)**, 1967. - *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, Presses universitaires de France.
- Lévi-Strauss (Claude & et Lautmann (Jacques))**, 1963. - « Réponses à quelques questions », *Esprit*, 628-653.
- Macalpine (Ida)**, 1950. - « The development of the transference », *Psychoanalytical Quarterly*, XIX, 4, 500-539.
- Mauss (Marcel)**, 1924. - « Rapports réels et pratiques de la psychologie et de la sociologie », Paris, *Journal de Psychologie Normale et Pathologique*, 892-922 [réédité in **Mauss (Marcel)**, *Anthropologie et sociologie*, 1950, Paris, Presses universitaires de France, 281-310].
- Mendel (Gérard)**, 1968. - *La révolte contre le père. Une introduction à la sociopsychanalyse*, Paris, Payot.
- Michel (Philippe) & Senouillet (Gérard)**, 1965. - « Premiers essais de formulation axiomatique de la notion de système dynamique », in **Van Bockstaele (Jacques) & al.**, *La capacité stratégique*, 273-277.
- Moreno (Jacob L.)**, copyr. 1934, 2ème édit. révisée, 1953. - *Who shall survive ?*, New York, Beacon House, trad. de la 2ème édit. par **Lesage (Honoré) et Maucorps (Paul H.)**, *Fondements de la sociométrie*, 1954, avec une Préface originale de l'auteur, Paris, Presses universitaires de France.
- Moreno (Jacob L.)**, 1959. - *Gruppenpsychotherapie und Psychodrama, Einleitung in die Theorie und Praxis*, Stuttgart, Georg Thieme Verlag [Traduction française, Psychothérapie de groupe et psychodrame, Paris, 1965].
- Nacht (Sacha)**, 1950. - *Transfert et contre-transfert. De la pratique à la théorie psychanalytique*, Paris, Presses universitaires de France.
- Ogburn (William F.)**, 1919. - « The psychological basis for the economic interpretation of History », *American Economical Review*, 291-308.
- Ricœur (Paul)**, 1965. - *De l'interprétation. Essai sur Freud*, Paris, Seuil.
- Thomas-Lamotte (Bruno)**, 1963. - « Royaumont II », Méthodes de groupe et mouvement étudiant, *Recherches universitaires*, Paris, Revue de la Mutuelle nationale des étudiants de France (MNEF), 56-57.
- Tillion (Germaine)**, 1966. - *Le harem et les cousins*, Paris, Editions du Seuil.
- Van Bockstaele (Jacques) & Van Bockstaele (Maria)**, 1959. - « Note préliminaire sur la socialanalyse », *Bulletin de psychologie*, 6-9, XII, 277-289, Paris. Trad. anglaise, 1977, par **Carter (Richard)**, « Preliminary Note on Socio-analysis ».
- Van Bockstaele (Jacques) & Van Bockstaele (Maria)**, 1960. - « Une méthode de traitement des problèmes de groupes : la socialanalyse », *Cahiers du Centre d'études et de recherches de l'Association des anciens élèves de la faculté des lettres*, Paris, Sorbonne, 17-36. Trad. anglaise, 1977, par **Carter (Richard)**, « A Method for the Treatment of Problems of Groups : Socio-analysis ».
- Van Bockstaele (J.), Van Bockstaele (M.), Barrot (C.) & Magny (C.)**, 1963. - « Quelques conditions d'une intervention de type analytique en sociologie », *L'année sociologique*, 238-262. Trad. anglaise, 1995, par **Lisacek (Victor)**, « Some

Conditions on Intervention of an Analytic Type in Sociology ».

Van Bockstaele (Jacques) & Van Bockstaele (Maria), Fournout (Jean-Claude), Grandclerc (Jean) & Moiroud (Marcel), 1965. - *La capacité stratégique*, Paris, Délégation générale à la recherche scientifique et technique, miméo, 1-280. Trad. anglaise, 1977, par **Carter (Richard)**, « Relevance of the Concept of Strategic Capacity in Sociology ».

Van Bockstaele (Jacques) & Van Bockstaele (Maria), 1966. - *Quelques remarques sur le transfert sociologique et ses conditions d'observation*, Evian, Association Internationale de Sociologie, VIème Congrès mondial de sociologie, miméo.

Wieringa (C. P.), 1955. - « Socio-analyse als mogelijkheid ven de cursus sociologie », *Sociologische Gids*, 2, 7, 136-137.

Références additionnelles (2004)

Van Bockstaele (Maria) & Schein (Pierrette), 1971. - « Limites des négociations et négociation des limites », *Sociologie du travail*, XIII, 1, 1-24.

Van Bockstaele (Jacques), Van Bockstaele (Maria), Schein (Pierrette) & Barrot (Colette) 1993. - « Problématique de l'intervention socianalytique : cas d'un atelier d'imprimerie », Montréal, Colloque du Comité de recherche de sociologie clinique (RC46) de l'Association internationale de sociologie, miméo.

Van Bockstaele (Jacques), Van Bockstaele (Maria) & Godard-Plasman (Martine), 1994a - « La socianalyse: construction technique et concept d' *imagination-cooptation* », (« Socio-analysis : Technical Development and the *Imagination-Cooptation* Concept »), Bielefeld, *Association Internationale de Sociologie*, XIIIème Congrès mondial de sociologie, Comité de recherche "Sociologie clinique" (RC 46), miméo, 42p.

Van Bockstaele (Maria), Van Bockstaele (Jacques) & Schein (Pierrette, S.), 1994b - « Problématique de la socianalyse : réquisits de la relation d'observation », (The Socio-analytical Problematic : Prerequisites of the Observation Relation), Bielefeld, *Association Internationale de Sociologie*, XIIIème Congrès mondial de sociologie, Comité de recherche "Sociologie clinique" (RC 46), miméo, 23p.

Van Bockstaele (Jacques), Van Bockstaele (Maria), 2002.- « La patience expérimentale : de l'expérience des "groupes radio" à la socianalyse », in *Aux frontières des attitudes – Mélanges Michelat*, Paris, Ed. L'Harmattan.

Van Bockstaele (Jacques), Van Bockstaele (Maria), 2004.- *La socianalyse : Imaginer-coopter*, Paris, Edit. Economica

VERSION ANGLAISE

The Imagination-Cooptation Task: Investigative Tool of Limits*

Socioanalysis still does not have a place in sociology: it does not appear in the index of *Sociological Abstracts* and no definition of it is given in recent dictionaries of the social sciences (Gould & Kolb, eds., 1964). Nevertheless, since we began to bring out the technical and theoretical implications of our earlier work on groups (Van Bockstaele & Van Bockstaele, 1959) and in clinical sociology (Van Bockstaele *et al.*, 1963) with the idea of socioanalysis in mind, we have discovered a prior and growing number of references to socioanalysis.

The earliest reference that we have noted to date serves as the object of critical analysis by R. Bastide in his approach to elaborating a theoretical definition of social psychiatry (1965, p. 12). This involves the non-contracted form *socio-analysis*, by T. D. Eliot (1920). Eliot's work, according to Bastide, equates socio-analysis with psychiatric sociology, or rather, as he seems to prefer later on, applied psychiatric sociology, "which would embrace all studies ranging from group therapy to social hygiene planning" (Bastide, *Ibid.*, p. 17). Such a definition is intended to cover the fields of social psychiatry, the sociology of mental illness and ethno-psychiatry, and as such is beyond the scope of our present concerns.

Eliot's work is unexpectedly enlightening since he proposes to apply, yet instead criticises "socio-analysis as suggested in an article by Dr. Ogburn" (Eliot, *Ibid.*, p. 339). Ogburn, however, never so much as mentions socio-analysis in the cited text (1919). This propensity to refer or refuse to refer to socioanalysis explicitly is indicative of a difference in attitude regarding psychoanalysis and its derivable applications¹⁸. In this respect, Ogburn's discretion, as shown even in the title of his article which makes no mention of psychoanalysis, bears testimony to a better Freudian understanding.

Paradoxically though, these distantly related attempts at borrowing from psychoanalysis made by Ogburn and Eliot can, from the point of view of grasping the object of socioanalysis, be brought together: in the use of which they make of Freudian concepts, both authors fail to appreciate the major importance in the theory of cure of the concepts of transference and of transference neurosis which, taken together, represent the dynamics of treatment¹⁹. This attitude leads them to dismiss the programme of socioanalysis which is *equally*, as with psychoanalysis, a specific method of investigating certain processes, a

* The original version of this text appeared under the title *Nouvelles observations sur la définition de la socianalyse*, by Jacques & Maria van Bockstaele, Colette Barrot, Jacques Malbos & Pierrette Schein (1968).

¹⁸ The spontaneous and pregnant association of the terms *socio-analysis* and *psycho-analysis* seems to be popular these days. For instance, in his preface to the translation of a book by W. Brown (1964, p. 24), Bloch-Lainé expresses the hope that "what psychoanalysis has done for the well-being of individuals, socioanalysis can do for the well-being of groups".

technique of intervention based on this method capable of acting upon the regulation of these processes, and a source of cumulative acquisition of knowledge²⁰. In these conditions, it is amazing that Eliot appealed to such an idea as socio-analysis, that is, the possibility of borrowing a technique from one domain, namely psychology, and homologically applying it in another, involving in this case treatment or intervention on a strictly sociological level.

Furthermore, the ethical preoccupations of both authors, as shown by the frequent moral qualifications of the motives behind social behaviour and economic activity, can be interpreted as an ideological attitude involving approbation and disapprobation of society and its individuals, accompanied by a latent desire to change the state of things by - particularly with Eliot - a heightened individual 'awareness'. By not openly promoting their values and by abandoning the dynamics specific to psychoanalytic treatment, their approaches lose value from the point of view of action and knowledge. Such ambiguity characterises many transpositions from psychoanalysis, making it difficult to distinguish the programme of integrating new concepts for the study of a particular field from that of producing change and overcoming resistances associated with mechanisms brought to light.

The difficulties with defining any socioanalytic approach, which is to sociological analysis what the psychoanalytic approach is to psychological analysis²¹, are due in part to

¹⁹ We have already developed some implications of this reading of the theory of cure (Van Bockstaele *et al.*, 1965, p. 227) through participating in an exchange between C. Lévi-Strauss and J. Lautmann (1963).

²⁰ Freud (1922), as cited by Lagache (1955, p. 5), gave a definition of psychoanalysis highlighting the essential interdependence of these three levels - technical, therapeutic and theoretical. The majority of borrowings from psychoanalysis bypass the first two levels by failing to appreciate the importance of the theory of cure in the overall Freudian programme. P. Ricœur (1965, p. 395) places the interdependence of these three levels at the heart of his interpretation of Freud, and stresses its technical character in order to distinguish it from phenomenology: "Psychoanalysis involves a *technique* which is arduous to perform, requiring assiduous exercise and practise. We can never be surprised enough by this bold innovation: to treat the intersubjective relation as a *technique*".

²¹ The expressions *psychological analysis* and *sociological analysis* are employed here according to current usage, where *analysis* is equated with *approach*. It is worth noting, however, that this usage is relatively recent. Thus in *Règles*, Durkheim uses expressions such as *method*, *study*, *sociological thought*, and even *explanation of facts*, *phenomena observation*, etc., and practically never *sociological analysis*; whilst Bourdieu *et al.* (1968, p. 48) often use the terms *analysis* and *sociological analysis*, as

such ambiguity, where the attitudes of Eliot and Ogburn often prefigure, half a century in advance, those encountered in the most recent works which make explicit reference to socioanalysis.

It is worth noting, for instance, the apparently aborted attempt by André Amar (1950). As with Eliot and Ogburn, this took place shortly after the end of a war, driven by the concern to use "psychology in depth ... in order to understand the human phenomena of hatred and greed, an understanding destined to serve the causes of humanity and lasting peace" (Amar, *Ibid.*, p. 151). Maintaining the failure of descriptive and statistical methods, Amar proposes to "re-establish a method for the social sciences" on the basis of the fact that "such human phenomena *have meaning*" (p. 155). After this declaration, he sets out a number of points based on the psychoanalytic views of S. Nacht (1950) on the aggressiveness of individuals, the adoption of an aggressive position for the benefit of the group, the role of symbols, the mechanisms of substitution, etc., to conclude that "socio-analysis then can be looked upon as an enterprise of demystification". [[M R]] Unfortunately, it is far from clear as to how exactly he arrives at this conclusion, and in default of having integrated the dynamics of treatment, it would appear that Amar's approach remains but a statement of intent²².

illustratively shown by the following: "And how can each of us not feel a little bit like a sociologist when the analyses of the 'sociologist' are in complete agreement with the substance of day-to-day remarks and when the talk of analysts and analysed comments are separated only by the fragile barrier of quotation marks?". Typographical tricks have actually resulted in the suppression of quotation marks in an extract from *Règles* where, destined "to be looked at without being read", Durkheim is being attributed the paternalism of "reflexive analysis" (*Ibid.*, pp. 225-6), quite foreign to the original. Psychological analysis likewise took on a wider sense than it had before. Thus Lamoulen (1966, p. 13) brings together the figures of Freud and Janet, the latter remarking in 1923 about the former: "He called psycho-analysis what I had been calling psychological analysis".

²² In referring to Amar's article, C. P. Wieringa (1955) describes socioanalysis as a set of active pedagogical tools designed to cover a zone of transition between teaching and psychotherapy. These tools would serve to equip the student in sociology. In this course of education, he proposes to include training in the techniques practiced by J. L. Moreno (1934) and L. Bradford (1954): psychodrama, sociodrama, role playing and training groups. This attitude of reducing socioanalysis to but a collection of eclectic tutorial practices is, unfortunately, widespread. And note that the great work of Moreno is hardly given better treatment. Consider, in relation to a French edition bringing together several texts (Moreno, 1965), some translational oddities: thus the original subtitle of the book *Gruppen Psychotherapie und Psychodrama* (Stuttgart, 1959) is "Einleitung in die Theorie und Praxis", which in

The "socioanalysis of the harem" programme of Germaine Tillion (1966) is different, in that it borrows from psychoanalysis an approach that is both observational and interventional in nature. Firstly, the author proposes "like the psychoanalyst ... to carefully observe that which interests us - an existing society or one in its last stages - and to take full note of its mistakes, its slips-of-the-tongue (according to Tillion, "it's the aberrant phenomena that, in sociology, play the revelatory role that slips-of-the-tongue play in psychoanalysis"). And then, in order to explain them, we would have to, with its help, decipher the meaning of its dreams, and go way back into its past to, if possible, its early childhood" (*Ibid.*, p. 15). Secondly, the author looks to integrate the interpretive mechanism itself: "I've had the opportunity ... to note the genuine support that can be brought to sufferers through the understanding - i.e. analysis - of these crushing mechanisms (furthermore, this light thrown on these monsters is also - I have no doubt - one of the effective ways of exorcising them)" (*Ibid.*, p. 20). Given the passionate nature of this work, the reader cannot doubt that the author uses in the field the means of *exorcism* at hand: "The ethnologist must question living men, not texts ... he must respond to questions, give explanations, explain himself, and if he wants to really understand, he must ensure that he himself is well understood". [[M R]] This exorcism by words has practical analogies with talking cure²³, where Tillion seems to privilege a mode

French is translated as "Introduction théorique et clinique à la socianalyse" (Introduction to the clinical and theoretical aspects of socioanalysis). In the main body of this work, Moreno, who lacks neither conceptual nor technical creativity, mentions of course only psychodrama, sociodrama, group psychotherapy. The term *socianalyse* (socioanalysis) is used in a note of the French edition (*Ibid.*, p. 150), making reference to a 1932 work of Moreno. The original text in English uses the term *social analysis*.

²³ An another attempt at exorcism by words is found in the writings of Lapassade (1967, p. 53). The author, paraphrasing J. Lacan, says that the social psychologist "institutes in society a certain universe of discourse ... it is also a matter of language for the sociologist. During an investigation, he asks questions and collects answers. But for him, they are not only signifiers among signifiers ... For the social psychologist, words are, on the contrary, not only privileged, but the only thing to take into consideration, when all is said and done, like the exact place of their expression". So, contrary to what we have noted in the case of Tillion, Lapassade conceives of intervention and the role of social speech only in group analysis where the rule is to say everything. In a later work, Lapassade (1968), wrongly using the expression *group dynamics* and the term *socioanalysis* in a strictly equivalent sense, reconsiders his former position and puts this rule into question. In his last work, Lapassade (1969, p. 155), finally abandoning these terminological imprecisions, opts for an analytic practice designated *institutional analysis*, a practice which promotes action as much as speech and which assigns to the analyst the role of identifying the analysers (in this case young people, mainly students) whose function is to "expose, through this practice, the

of interpretation which she calls "scaffolding" or "provisional construction" which is to some extent related to the construction of meaning given by Freud: "Often enough we are unable to help the patient to access a repressed memory. Instead, we produce in the patient, if analysis has been carried out correctly, a strong conviction of the truth of the construction, a conviction that has the same therapeutic effect as a recovered memory" (Laplanche & Pontalis, 1967, p. 99).

In view of the natural limits of collective recollection, Tillion is obliged to resort to this mode of interpretation. On the other hand, even though the processes of investigation and intervention are only secondary aspects of her overall programme, hardly any room is devoted to explicating this programme itself, and thus the idea of socioanalysis here remains obscure. Nevertheless, it does seem that Tillion was the first to have considered socioanalysis from a non-psychosociological standpoint²⁴.

After having examined these various conceptions of socioanalysis by those having had such an intuition earlier than or independently of us, it should be apparent that we subscribe to the general hypothesis according to which socioanalysis cannot proceed without 1) a specific method of investigation, 2) a specific technique of intervention and, 3) a systematisation of the data arising from investigation and intervention. This *triptych*, in which each of the elements is inherently and dynamically related to the others, is legitimate in sociology only on the condition that the analysed entity and the contents of analysis are clearly defined, and that transference exists specific to the socioanalytic situation. Transference in the psychoanalytic situation is made possible by the existence of a mechanism of transference in psychological

contradictions in the (institutional) system". Note also the comments on the "real influence of group dynamics on the events of '68" by Epistémon (1968, p. 38), where the author unnecessarily conflates *group dynamics* and *socioanalysis*. Finally, in a different vein, we will mention the work of Mendel (1968 [[M R]]). Here it is shown that the movement in favour of "a new discipline ... next to psychoanalysis", a sort of sociotherapy, is supported by certain psychoanalysts.

²⁴ In certain respects, the attempt by Tillion, due to her normative aims (changing women's conditions of subservience), is echoed in a work by A. Etzioni (1966). Etzioni draws the distinction between *social analysis*, which has a practical aim, and *sociological analysis*, which is rather methodological in nature. His programme of practical social analysis, however, is not very clear. He believes that the sociologist should make ideological options explicit when performing social analysis and tackling the problems of our times. The professional sociologist then would express himself in texts destined for the general public. The point on which we disagree concerns the exclusion by Etzioni of certain "sociological units" from social analysis. That would appear to be somewhat contradictory with the notion here of a project of action.

life. The specificity of psychoanalytic transference results from the technical means by which it is analytically induced and handled. In sociology then, there can only be a general mechanism of sociological transference which creates the possibility of transference in the socioanalytic situation.

What is the nature of sociological transference? More specifically: who transfers, on what, how is it undertaken, and what exactly is transferred? Is such transference observable *in reality* like psychological transference? Is transference possible in the conditions of *simulation*? What *analyst* is capable of supporting such transference and handling it effectively?

The hypothesis of a mechanism of sociological transference suggested itself following work in a clinical situation²⁵ which involved, on our part, simultaneous intervention by several analysts and, on the part of the demander group, the accomplishment of a specific task governed by set rules. The rules of this task served to restrict verbal exchanges in such a way as to privilege in-session interpersonal relations. Performed by the participants on an individual and temporary basis in training seminars, this task led to the development of a certain type of *me-other* relationship, where the socioanalysts represented a particular category of the *other* and where interaction with them formed the object of a special regard*. When, on

²⁵ Our clinical work has been influenced from the outset by an experimental approach. Following D. Lagache (1955, p. 111), who considers that "the introduction of an interpretation can be compared to an independent variable, the effects of which we monitor", and certain modern reformulations of the transference relation looked upon as the result of a constructed quasi-experimental situation (Macalpine, 1950; Lacan, 1961), we have been striving up to now for almost 15 years to create the most conducive situation for socioanalytic transference. We have already given an account elsewhere (Van Bockstaele *et al.*, 1959, 1965, 1966) of how an engineer's approach to *simulation* constituted for us a methodological substitute for psychoanalytic transference related to our own clinical socioanalytic experience. It was by carrying out this technical research that we tried out various intermediary processes of analyse that we subsequently abandoned. So, in contradiction to what we announced in a previous publication (Van Bockstaele *et al.*, 1963, 248n.2), we did not succeed in defining an intermediary technique of social psychological intervention between psychoanalysis and socioanalysis, an experimental analysis, due to the inherent specificity of psychoanalytic and socioanalytic transference. This failed attempt, from 1963 to 1966, involved the organisation of a successive series of analytic groups bringing together about 500 participants.

* The rules used at this time (1958): each person in the group is *only* permitted to verbalise and analyse what he perceives and feels in the immediate situation which he is living through; each person *must* verbalise and analyse what he perceives and feels about the socioanalysts in the current situation.

the other hand, the participants belonged to the same social group, in that they identified themselves collectively as *us*, social relations were organised on an *us-them* basis. Here the socioanalysts were no longer considered individually, but spontaneously reflected the image of a collective, a specific *us* as opposed to the *us* of the participants.

Prohibited by the rules of the task from speaking about anything other than that which concerned their own *immediate* situation, the participants were compelled to use the resources offered by the very existence of the socioanalysts. No longer being confined to expressing their personal experiences before a particular category of the *other*, they would imagine our ideologies, our objectives, our activities, our interpersonal problems, not only in the current situation but through attributing to us a social life, a personal background, a structure, plans, relationships with other people and other groups, etc., producing in this way material apparently related to their own lives but with only tenuous connections to our own.

It was by looking to elucidate this artefact and to better characterise the meaning of this displacement that we initially struck upon the idea of group-to-group sociological transference. The mechanism of such a displacement was by no means evident and its interpretation in each particular case gave rise to a great many questions. For instance, in the course of socioanalysis undertaken at a printing shop, the "equal work, equal pay" issue concerning workers at the time seemed to have been displaced by a discussion of the relationships between the men and women in our group of analysts, even though there was no positive correlation between women and low wages at the shop²⁶. The correspondence

²⁶ The members of this shop (32 people, 18 women and 14 men, consisting of a foreman, a shop secretary, 2 technicians, and 28 machine operators - 16 skilled workers and 12 unskilled workers) had unanimously decided, in agreement with the company management, to undertake socioanalysis and to finance a third of the costs involved with their bonuses. This demand arose beforehand during a plenary discussion of a report on a survey carried out by a member of our team at the shop. This survey indicated a number of problems that all members of the shop wanted to address.

These problems were centred around two main themes:

- 1) The existence of an image of the shop conforming to intentions which had governed its organisation in the form of group autonomy (it had to collectively ensure its internal management within the framework of a contract drawn up and periodically reviewed by the management), an image that everyone felt obliged to maintain in relation to both the management and the outside world. This image of the shop gave rise to a series of problems concerning its organisation, relations between the management and the shop, relations with the outside world (universities, local employers, unions, public figures, other companies), the limits of real autonomy, the terms of contract revision, etc.
- 2) Representations of daily life, non-participation in technical decisions, new personnel classifications made by the management, initial breakdown in the egalitarian cohesion created

therefore was more subtle than a simple transposition. There were several possible explanations for this displacement: our group acted as a detour in order to avoid directly confronting a real-life issue as the source of other conflicts, and thus served to protect the group's cohesion. As a protective measure²⁷, this provides an explanation of the mechanism of the displacement, but not of its direction. It could be asked then whether this displacement did not have its origin in a basic conflict in the relations between the men and women of the shop²⁸. It could have brought to surface an old underlying problem in the group which had never been properly addressed. Yet this does not square with the clinical observations made on another group composed entirely of men, Malagasy students and French workers, in which the same displacement to the relationships of the men and women in the group of socioanalysts appeared to introduce the connection, unconscious and openly denied, between race social inequality and social success. The protective role of such a displacement was evident in this case, but since this was not a *natural* group, it had no past in which a homologue for the displacement might be found. Rather, it seemed to be a matter of a displacement from one type of social inequality to another, where men-women relations were used as a symbol of such inequality.

The numerous observations of such displacements, however, were not evidence enough to establish the existence of sociological transference. More was needed. These displacements had to *bring the group to real life*, that is, to involve its rules and customs, its actions associated with production and organisation, its exchanges. It was not enough to analyse the material produced during the verbal task, for what also needed to be understood was the connection between this material and its mode of production. Here the skills acquired earlier

by the promotion of some men and women to higher positions.

The gap between this image and the reality of the situation gave rise to animosity, tension, and a growing lack of participation. A surface cohesion was maintained because of external pressures, but at the cost of a breakdown in communication on real problems and an unwillingness to tackle them. By a phenomenon of collective condensation, the breakdown of egalitarian cohesion was considered as the main source of difficulties faced by the group. It appears that the "equal work, equal pay" issue was at the heart of this crisis.

²⁷ We felt the protective nature of this shift so strongly that we subsequently redefined the socioanalytic task by reducing it to the following: imagine the functioning of the group of socioanalysts (1960).

²⁸ At its creation, 18 years before, the shop had been composed exclusively of women and managed by a forewoman. After a period of 9 years, a foreman had been appointed and the number of men grew, though they were still in the minority.

in the course of observing the interactions within small groups (Bales, 1950) helped us to glean very important and revealing information, most of which the group was unaware of: who speaks to whom and of what; with what implicit intentions; what effects were implicitly expected; in what order did the members of the group situate themselves around the table; what use, knowingly or otherwise, was made of our supposed positions in our group; etc.? Verification of the hypotheses we formulated about the groups depended on, among other things, the predictions we made between sessions on the places the participants would adopt around the table in reaction to the changes we decided to make in our own. The accuracy of these predictions depended on the degree of understanding we had of the way in which our group was used by the participants and on our success in deciphering the signification of their words and acts. As time went on, we felt with a growing conviction that all the problems faced by the group were susceptible of passing through our own group.

In view of this complex construction which developed before us through the mediation of our group, it was necessary to continually monitor our interpretations. Yet such a field of observation could be analytic in nature only if we were capable of perceiving and using the gaps between what was said and what was done, between what was felt and what was judged, between what was expected and what actually happened, so that revealing the hidden sense in words²⁹ and acts could bring about a genuine change in the demander group. But what type of change? Due to the very nature of transference, this change had to be observed in the situation proper and involve only those elements subject to transference. In this instance, the material produced during the task and its mode of production had to simulate the specific relationship between the words and actions in the real life of the demander group. If this simulation came about as expected, any change in the material produced and in the modes of production would have to affect this relationship and bring about significant changes in real-life tasks and information exchanges.

The progression of our clinical work has consisted in the search for the conditions which not only give rise to transference, but which also facilitate its handling by the socioanalysts. The handling of transference required having the means of overcoming the obstacles met by the group during analysis, which involved a certain conception of *sickness* or dysfunction, and consequently, the idea of *health*, of a group. Speaking of transference neurosis which replaces ordinary neuroses, Freud notes that "the newly established state takes on all aspects of an artificial sickness wherever accessible to our intervention" (1912, p. 114). Transposed into the socioanalytic situation, the central question became: what is the artificial sickness that affects the *social body* concerned and which is accessible to our intervention? We needed about ten years of clinical work to reformulate this question into acceptable sociological terms and, correlatively, to finally arrive at the rules defining the current

²⁹ The linking up of unconscious mechanisms, described by Freud, and of rhetorical processes (R. Jacobson, 1956; Lacan, 1957), led us to advance the hypothesis that in addition to *metaphors* (condensation) and *metonyms* (shifts), there exists a specific figure of social speech, *prolepsis*, corresponding to an anticipatory mechanism intrinsic to the elaboration of projects and future goals.

socioanalytic task*.

In the course of these ten years, our definition of social body in the analytic situation, as well as that of artificial sickness, changed a great deal. The most difficult obstacle to overcome was to extricate ourselves from the relationship, lived through with strong emotional involvement, between the group involved and our own. Although the material produced by such groups in relation to our own went, as already indicated, beyond the bounds of in-session interaction, and that we knew very early on how to use this data in our interpretations in sessions, we were unable to immediately grasp its full implications. In particular, we devoted several years to modifying the rules by taking into account - as must seem obvious to the reader - that from a sociological point of view, the participating group could only represent a larger social body. Paradoxically enough, we overcame this difficulty in the process of carrying out socioanalysis on demander groups which, for many sessions (more than a hundred in one case), were represented by only one person, and likewise the socioanalytic group itself. The thorny question of the boundaries of such social bodies came to the fore in all its complexity: What did such groups represent when reduced to one person? Did this individual represent, and in what way, the institution, or rather the particular social groups to which he belonged? Was he appointed, by whom, and with what implications and purpose? The impossibility of answering these questions without delving into matters incompatible with the openness of analysis, combined with the resistance on the part of demander groups to imagine the life of our group when represented by only one of its members, forced us to adopt a different approach. The absence of in-session interaction

* A written description of the analytic situation is handed out at the commencement of sessions. It is comprised of two paragraphs:

1) The first explains the nature of the socioanalytic task as follows:

The project of action within, by or on a social group, of which the demander declares himself the bearer, constitutes the initial source of sociological demand.

So that this sociological demand can be optimally expressed, the participant/s carry out the socioanalytic task, defined as follows:

- *Imagine the life of the group of socioanalysts;*

- *Coopt the relevant people.*

To achieve this optimum, the participants endeavour to create the most favourable conditions for the socioanalytic task, knowing that they must strive to give priority to this task to the exclusion of all others, and to express, without omission, everything they imagine about the group of socioanalysts.

2) The second paragraph describes the nominative composition of the socioanalytic group, which in general remains constant throughout sessions in socioanalysis.

between the persons actually concerned led us to abandon this anthropomorphic and organicistic view of a social body and to consider that the artificial sickness which emerged in the analytic situation did not have its origin in communication problems between members of a group and in their inability to effectively perform their various functions.

Our working definition of a social body in socioanalysis looked to be a false problem from the time the object of analysis became the demand. It was no longer a matter of a relationship or communication with a certain group, but of grasping the purpose concretely represented by a demander non-delimited *a priori*. In practice, we were obliged at first to take the participants at their word by assuming that any project of action *within, by or on* a group constituted the initial source of demand³⁰. But since any project of action is necessarily held in some way or other by an individual or group, we had to readdress the problem of the boundaries of its agent. We learned that a sole participant could be of sociological interest in sessions, but we also knew through experience that a project of action requires the effective involvement of others. Proceeding from the clinical observation that the delimitation of the boundaries of such agents could not be determined *a priori* without directive and normative intervention on our part (in the course of developing our technique, we returned to numerous different methods of *mixing* the participants), we finally concluded that the only analytic solution was to look upon this process of delimitation as an integral part of the socioanalytic task. And so, along with having to provide explanations of its representation of the analytic group as required by the rule of *imagination*, the demander was now also obliged to ensure *co-optation*, that is, assume responsibility for the active determination of the social foundation of its project.

In this way, a demand, a project of action and a production capacity, are brought to the field of socioanalysis. We call *strategic capacity* the specific relationship which is established between the demander and its project, a relationship which at all times manifests the demand. In practical terms, the carrying out of the *imagination/co-optation task* in socioanalysis takes on all the aspects of an *artificial project*, accessible to our intervention, which would seem to constitute a kind of *project simulation*, a projective simulation of a qualitative nature. This projective simulation reproduces the demander's system of action. The categorisation of logical operations of the project, and the promotion or hierarchical organisation of categories of operation, are mutually determined and articulated in a system of equivalences. For a given project, the construction of this system, though partly due to environmental factors, occurs during the evolution of the project and involves an anticipation of the future, both factors of which contribute to shaping it in a specific way. Mauss said that "in the majority of collective representations, it is not a matter of a unique representation of a certain thing, but of a more or

³⁰ In practice, this involves only those demanders having sufficient autonomy to develop a project of action with a genuine likelihood of success. The ability to progressively explain criteria is indispensable in clinical practice, the absence of which can result in the interruption of analytic work (Thomas-Lamotte, 1963).

less arbitrarily chosen representation, for the purpose of signifying other representations and controlling practices" (Maus, 1924). However, it seems possible to state that, on the contrary, in regard to that which creates the possibility of an analytic aim in this domain, the choice of representation to signify other representations is hardly ever arbitrary (no more than a slip-of-the-tongue). The demander is typically unaware of this construction of a system of equivalences. The long and slow work of collective analysis³¹ aims, through the integration of successive interpretations, to overcome resistances which obstruct an understanding of these equivalences. These packed together significations "control practices", and uncovering them in analysis has the effect of disturbing these practices, leading to a re-examination of what directed, organised and implemented the project. Stated otherwise, the *government of action* can, from the point of view of socioanalysis, be reduced to a system of exchanges and the distribution of categories and operations involved in the project and its realisation. We cannot, within the framework of this note, develop these clinical observations any further. Here it is a matter of defining the *maladies* of action management which we refer to as *social cybernoses* (Van Bockstaele, 1960, p. 20).

At this point in the exposition, we reach the limit of our clinical investigations. The first two elements of the triptych, the specific method of investigation and the specific technique of intervention, have been described in broad strokes. It remains to give an account of the third, that of the theoretical systemisation of the data arising from the previous two. This area is the least well-developed, as we devoted most of our energy into refining the technique of intervention whilst at the same time developing a sound social demand. Even so, the demander delimitation process and the project-demand relationship have been rather theoretically suggestive.

As we noted in a previous article (Van Bockstaele *et al.*, 1965, p. 250), socioanalytic demand, in contrast to psychoanalytic demand which stems from desire, seems to have its roots in rules and the law, manifesting itself in explicit or implicit judgements. Such judgements can be examined according to either their aim or their context, where the aim is to actualise a relationship between the agent and a rule, and where the context is the means chosen for its accomplishment. The context is linked to the aim only in virtue of its ability to achieve this aim, that is, the best relation possible to the best possible rule, taking into account of course the social position of the judgement giver. The context of a judgement can be, for example, a certain operation, a set of operations, an act or instance of behaviour, a speech or discussion, a particular aim or purpose, a category or categorisation, an order of things or people. Any thing, idea, value, person, group can serve to actualise the relationship of an agent to laws and social rules embodied in the structures and relations of power, and can manifest itself in any place and at any time in social action or be exteriorised by an acted upon or verbalised judgement.

³¹ It is a matter of what Freud called *durcharbeitung*.

In socioanalysis, we exploit these judgements as the outward expression of underlying rules and laws, and by adopting a sort of ecological approach, the purpose of the system can be determined and, in the process, the limits of the system and its environment (Michel & Senouillet, 1965). It is impossible to immediately determine what is happening, as the action evolves as a function of what is aimed at and judged. To obtain the best relation possible to the best possible rule requires that the events, the instrument of this actualisation, be defined, delimited, organised, distributed according to the specific axiological and logical criteria of the purpose involved³². Divisions in social life are never static, and involve a representation of the future in which, due to its inherent unpredictability, possibilities and hopes are closely intertwined.

The analysis of these categories for a given demander constitutes an obvious practical aim of socioanalysis. The extension of such clinical results to a broader field of application would perhaps help to shed light on larger sociological problems. As Mauss said, "All categories are only general symbols which, as with others, have been acquired only very slowly by humanity. One must *describe this work of construction*. This is precisely one of the main aspects of sociology from an historical point of view. For this work was complex, risky, lucky. Humanity has used all available means to create its spirit: technical and non technical; mystical and non mystical; by using its mind (senses, feelings, reason), by using its body; by chance through choices, things and the times; through nations and their works or their ruins" (*Ibid.*, p. 309, our italics).

The description of this "work of construction" by humanity, according to the expression of Mauss, throws light on the historical dimension of sociology, but it is also at the heart of anticipation of the future. Trying to built its future, to plan its basic activities, to foresee developments, all these represent tasks for which the construction of categories take on the character of a necessity. As we have seen, the purpose of analytic work is to create in the demander an awareness of the genesis and the future prospects of its logical and axiological categories and their relationships. It now rests to establish, in order to verify our hypotheses, the existence of a correspondence between sociological transference obtained in the analytic situation and sociological transference observable in reality.

³² Since this work in criteria elucidation is generally avoided because of the practical ecology of judgements which usually goes unexplained, planning and optimisation methods often give birth to rather weak projects.